

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 72 (1933)
Heft: 1

Artikel: Les étrennes malencontreuses
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-225048>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOU
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Nous expédions le Conte à l'essai, espérant qu'un grand nombre de nos compatriotes comprendront qu'en s'y abonnant, ils encourageront les amis du patois et des coutumes vaudoises.



LO CAION ETSAPPÀ

ETAI tot fié, lo novi syndic, l'Isaa à Jone, qu'on lâi desâi monsu Isaa du que l'étai dein lè précaut, l'étai tot fié et gaillâ orgilliâo de coumandâ la municipalitâ. Assebin, l'étai lo premi coup que cein lâi arre-vâve d'être lo syndic de Rondzebâo et lo premi âdzo assebin que l'avâi na tenâllia avoué sè municipau. Vo comprende prâo, vo, que vo z'âi passâ perquie. Et vo z'autro que vo n'âi pas on-cora èta syndic, su bin su que vo z'èmaginâ cosse.

Monsu Isaa sè redzoïve dan de pouâi racontâ à sa fenna quemet l'affère l'avâi martsî. Faut vo dere que la Luise l'avâi la tita tota veryâ d'orgouet assebin du que son hommo l'étai on « homo public », quemet desâi. La Luise vagnâi dinse na « fenna publique » l'e su ! Peinsâ-vo vâi se s'ein crayâi. Et que volâive prâo terl lè vê dâo nâ âo syndic po sè fêre racontâ tot cein que s'ètai passâ à la tenâllia.

Vaité tot d'on coup, âo mâtet dâo discou âo syndic, que lo carbatî de coumouna vint lâo dere dinse :

— Dite-vâi, clliâo monsu, paraît que l'ant trovâ on caion su la tserrâire. La garda démande que faut ein fêre !

L'a faliu allâ vère, è-te pas de bâ savâ ! Lo caion ètai pardieu bin galé, avoué sa quava ein recouquelion, sè z'orolhie quemet dâi folhie de rhubarba presta à medzî son pâi rosset quemet la barba âo bossi, et sa mena crofetta, la mena donna tsermalâre que vâ einbobinâ on gouguenâ.

Ma à cô ètai-te ?

Lo syndic fâ ne ion, ne doû. Du que devessâi coumeincî d'être précaut po avâi cousin d'on caion, eh bin ! sarai à la hiautau, et pu l'e tot ! Le fâ dinse ôo carbatî :

— Faut que la garda l'aule tambourinâ pè lo velâdzo qu'on a trovâ on caion. On porrâ lo recilliamâ à l'etrâllia de coumouna contre le fré. Hardi ! Rido !

La tenâllia l'a reprâ. Lo tambou l'a rata-planplâ pè lo velâdzo... mât tot po rein. Lo carbatî l'a portâ à medzî âo caion : pas tant, mât bon, du que l'avâi onna nota à fournî.

Et que la municipalitâ l'a décidâ de fêre payâ âo maître dâo caion, quand vindra :

Ion : lè fré âo tambou, cinq franc.

Doû : la peinchon dâo caion, doû franc per dzo.

Trâi : on petit fricot (dhâ franc) que lè municipau l'ant fê la vêprâ po sè recompeinsâ on bocon dâo temps que l'avant pèsu ein guegneint lo caion.

Po clli mimero trâ, lè municipau étant pas

tant d'accoo, mât lo syndic l'a tenu bon et l'a fé vère que l'e li que coumandâve. Et l'ant fricottâ et bin bon que l'étai.

Sant part. Lo syndic l'ein a zu po on bon momeint à tot racontâ à sa fenna et stasse lâi a baillâ on baison que comptâve po ion.

Et lo leindèman matin, quand la syndica l'e zuva portâ à medzî à sè caion... lâi ein manquâve ion, clli que s'ètai ètsappâ !

Marc à Louis.

TENNIS DE TABLE

ONNAISSEZ-VOUS le ping-pong ? Non ? Comment, vous ne connaissez pas le ping-pong ! Mais c'est incroyable ! voyons, vous devriez savoir que c'est le jeu à la mode, qu'on fait des championnats de ping-pong, même des championnats internationaux ! Qu'il existe une fédération du ping-pong et un comité chargé de le répandre dans la foule !

Vous ne connaissez pas le ping-pong !...

Tout d'abord, le nom lui-même ne vous dit rien : ping... pong ! Ah ! oui, c'est cela, vous avez trouvé, c'est une... une... attendez... une onomatopée, comme glou glou, tic tac ! C'est donc quelque chose qui fait du bruit. Il fallait s'y attendre, puisque c'est moderne. A-t-on idée d'un jeu silencieux ! Non, n'est-ce pas. Ce qui faire ce bruit ? Attendez, j'y arrive. C'est la balle ! Une petite balle en celluloid, très légère et qui rebondit, mais qui rebondit n'en plus finir ! Qui ressaute, si vous aimez mieux, sur-saute et tressaute. Elle ne fait que ça, d'ailleurs. Et les fabricants ont réussi à lui donner cette propriété à un degré qui dépasse tout ce qu'on peut imaginer ! Par exemple, une fois que vous l'avez laissé s'échapper, il vous est presque impossible de rentrer en sa possession, tellement cette petite boule est diabolique. Après vous avoir fait courir à gauche, à droite sur la table, sous le fauteuil,... elle disparaît soudain et vous laisse désespoir, les bras ballants, trempé de sueur. Vous décrochez la lampe, vous explorez les recoins sombres et poussiéreux, aide de votre ami auquel vous faites une démonstration, vous véhiculez le piano qui en profite pour rayer le parquet... vous dépendez les rideaux, vous regardez derrière les tableaux : rien ! Et en revenant vous affaler, sans force, sur votre divan, vous entendez un bruit sec... vous venez d'écraser votre balle, au milieu de la chambre. C'est son seul plaisir, se faire écraser et il est rare qu'elle n'y arrive pas, même et surtout quand on le sait et qu'on est sur ses gardes ! Je n'ai jamais vu une balle de ping-pong mourir de vieillesse, elles finissent toutes accidentellement... et ça aussi, c'est très moderne !

Mais ce n'est pas suffisant d'avoir la balle, encore faut-il le terrain. Dans la règle, c'est un plateau aux dimensions précises, mais en général on se contente d'une porte de cave, hors d'usage. (Il est prudent d'enlever les clous avant de s'en servir.) Au milieu, vous tendez votre filet, vous ne tarderez pas à voir comme ça mord, c'est extraordinaire, plus vous jouez en vous appliquant à faire passer la balle par dessus, plus elle persiste à s'y cogner le nez ! Enfin, perdant patience, d'un grand coup de raquette vous l'envoyez dans ce satané filet pour qu'elle y reste une bonne fois. Alors, pour vous narguer, elle franchit l'obstacle en un style digne des meilleurs champions... et va se loger quelque part,

savourez sa joie... Et la scène de tout à l'heure se renouvelle, sans que manque le petit bruit final. C'est pourquoi les marchands les vendent par boîtes de trois à quatre douzaines !!!

Nous parlions de la raquette. N'allez pas avoir la simplicité de croire qu'elle est en boyaux. Non ! parce qu'on ne pourrait plus appeler le jeu : un ping-pong ! La raquette doit faire ping... et la balle sur la table (si elle la touche, il faut s'attendre à tout) fera : pong !... Les plus belles raquettes vont jusqu'à se couvrir de liège, ainsi c'est d'un meilleur effet qu'une vulgaire planche de bois dur. Sur St-François, on peut voir très souvent des joueurs de ping-pong faire des effets de raquette. On la glisse dans son paletot, en laissant sortir le plus grand bout de manche possible et l'on perd son temps ainsi de l'air le plus affairé qu'on peut prendre. Ensuite l'on rentre chez soi, la tête haute, à grandes enjambées et les gens vous regardent passer pleins d'admiration (c'est ce qu'on croit, c'est le principal !).

Pour bien jouer au ping-pong, il est absolument indispensable de savoir faire les revers. C'est pour ça que les tailleurs donnent les plus grands champions. La meilleure manière de les réussir sans se tordre le poignet, c'est de tourner le dos à la table, au filet et à son adversaire ! Comme le ping-pong est un jeu de gentleman, votre partenaire aura à cœur de vous annoncer l'arrivée et la direction des balles, il ne vous restera plus qu'à tendre le bras dans la zone indiquée.

Benj. Guex.

Restauration. — La scène se passe dans un restaurant de troisième ordre.

Dominant le brouhaha confus, une voix s'élève, bruyante :

— Eh ! garçon.

Le garçon s'approche du client, lequel brandit un morceau de bois.

— Regardez ce que je trouve dans ma viande.

Le garçon lève les épaules, ne trouvant aucun motif valable à invoquer.

— Ecoutez-moi, poursuit le client, je veux bien manger le cheval, mais je me refuse obstinément à manger aussi la voiture.

LES ÉTRENNES MALENCONTREUSES

E 2 janvier, j'étais harassé, ruiné et brouillé avec toutes les personnes aux quelles j'avais donné des étrennes.

Cela vous paraît étrange, et pourtant rien n'est plus vrai; chacun de mes cadeaux m'avait fait un ennemi. Que voulez-vous ? j'avais eu la main malheureuse ! Ce n'était pas ingratitudé de la part des personnes que j'avais voulu fêter, c'était maladresse de la mienne. Par exemple, j'avais choisi des albums et des livres d'étrennes au hasard, sans m'arrêter au titre et au sujet, et ne cherchant que l'excellence des gravures et le luxe des reliures, ainsi que cela se pratique ordinairement en pareille circonstance.

Négligence fatale ! Qu'arriva-t-il ? C'est que j'offris étonnamment le *Livre du mariage* à une demoiselle de quarante-cinq ans, et le *Livre de beauté* à une femme tellement disgraciée, que son amour-propre ne pouvait lui permettre aucune illusion sur sa laideur. Le polichinelle dont je vous ai parlé fut donné par moi à un enfant dont le père a le désagrément d'être bossu, et ce cadeau inspira tout d'abord à l'enfant qui le reçut une naïve et cruelle comparaison : cet âge est sans réflexion.

Mais tout cela n'est rien, et voici le pire de l'affaire : à cette époque j'avais une place et je

comptais beaucoup sur un de mes supérieurs qui me protégeait et m'avait promis de l'avancement. J'avais choisi pour le fils de mon protecteur un charmant et précieux joujou représentant l'intérieur d'un café, avec tous ses accessoires, y compris les demi-tasses et les dominos. Hélas ! j'ignorais que mon Mécène avait épousé une limonadière, et personne ne s'en serait douté, à voir les prétentions et les grands airs qu'affichait la dame.

Ce cadeau passa pour une allégorie, et il en est résulté qu'avant le printemps j'ai été obligé de donner ma démission et de renoncer pour jamais à la carrière administrative. Vous pensez peut-être que là s'arrêta la série de mes malheurs ? Plût à Dieu ! J'avais un oncle dont l'héritage devait me revenir un jour. Pour être agréable à ce parent, je voulus lui offrir un présent d'étrennes, et je choisis à cet effet un fort bel album dont le sujet était un *Voyage en Belgique*. Je n'avais pas songé à une chose grave, c'est que mon excellent oncle a été jadis dans le commerce, et a fait, lui aussi, un voyage en Belgique à la suite d'une faillite à laquelle il doit sa fortune. L'honnête parent, fort susceptible sur le chapitre des ses antécédents commerciaux, vu dans mon album une allusion à ce qu'il appelle « ses malheurs », et il m'a irrévocablement fermé sa porte.

En vain ai-je travaillé, lutte, combattu toute l'année, pour réparer mes infortunes du jour de l'an et atténuer le mauvais succès de mes étrennes si chèrement payées : mes soins et mes efforts ont été superflus. Cette année-ci, j'ai peur de tomber dans les mêmes gaucheries et de perdre à grands frais les amis qui me restent. Car comment échapper à tous les périls ? Les bonbons mêmes ont des devises perfides et des vignettes compromettantes. Je ne puis éviter le danger que par la fuite ; voilà pourquoi je pars ; le jour de l'an me trouve toujours sur la grande route.

L'HORLOGER

HERTAIN mystificateur, qui avait coutume de s'amuser aux dépens du prochain, se présenta un soir chez un horloger.

— Monsieur, demanda-t-il, pourriez-vous me dire le nom de ces petites machines rondes suspendues dans votre boutique ?

— Comment, monsieur, vous ne savez pas encore cela ? D'où venez-vous donc ? Mais ce sont des montres !

— Ah des montres, et à quoi servent-elles ?

— A marquer l'heure. Ceci, c'est le cadran ; ces chiffres romains que vous voyez autour, ce sont les heures qu'indique la plus courte et la plus lente des aiguilles qui pivotent sur le milieu du cadran. Tous ces petits traits désignent les minutes qui sont indiquées par la plus grande et la plus rapide des aiguilles.

— Mais est-ce que ces jolies petites machines vont toutes seules ?

— Oui, quand elles sont remontées.

— Comment les remonte-t-on ?

— Avec le remontoir que vous voyez ici.

— Vraiment, c'est merveilleux. Mais quand et combien de fois faut-il le faire ?

— Tous les jours, le matin.

— Et pourquoi pas le soir ?

— Parce que le matin vous êtes à jeun, et que le soir vous êtes saoul, monsieur, repartit l'horloger au grand désappointement de celui qui croyait s'amuser à ses dépens.

ÉTRENNES GOGUENARDES

SI les sous-titres étaient encore à la mode, j'ajouterais ou la « Revanche du mari » ; la mode étant passée, mettons que je n'aie rien dit.

Nous sommes au 29 décembre ; dans la chambre à coucher, madame, une charmante jeune femme d'une trentaine d'années, est en conférence avec sa couturière.

Il s'agit d'une grave question : l'essayage d'une robe nouvelle.

Madame est nerveuse.

Mme Gerbois, la couturière, qui sent l'orage, se fait humble comme un chien qui s'attend à être battu.

Madame se mirant dans la glace :

— Cette robe ne me va pas, madame Gerbois ; j'ai l'air d'être dans un sac.

— L'étoffe neuve produit toujours cet effet, observe timidement la couturière.

— Elle fait des plis partout ; c'est ridicule !

— Quand elle sera portée, cela disparaîtra. — S'il faut attendre qu'elle soit usée ! Le corsage est trop large ; où avez-vous vu que j'ai engraissé ?

— Madame est toujours aussi svelte.

— On ne le dirait pas ; il est trop large de plusieurs centimètres.

— On pourra le diminuer.

— Quand un corsage n'est pas réussi du premier coup, c'est fini ; cela ne va plus jamais !

— Je vous assure, madame, qu'il sera très facile de l'ajuster.

— Et cette jupe, reprend madame, elle tombe mal ; elle a mauvaise tournure.

— C'est la mode, madame.

— La mode ! J'ai vu celle de madame Lardinier ; elle tombe naturellement, celle-ci va tout de travers. Je n'oserai jamais sortir habillée comme cela.

Quant à ces volants, ils sont affreux.

— Je les retirerai.

— Alors la jupe sera trop nue.

— On les laissera.

— Ah ! c'est certain, on les retirera ou on les laissera.

A ce moment, on frappe à la porte.

— Qui est-ce qui vient nous déranger ? s'écrie madame.

— C'est moi, dit monsieur qui entre.

Il est regu comme un contribuable qu vient réclamer au sujet de ses impositions. Balzac a dit : Le mari qui pénètre dans le cabine de toilette de sa femme est un imbécile ou un homme d'esprit.

L'auteur de la « Comédie humaine » ne s'est pas compromis ; j'opinerais plutôt pour le premier terme de la définition.

— Qu'est-ce que tu viens faire ici ? s'écrie madame ; tu vois bien que je suis occupée.

— Ma chère amie... hasarde timidement monsieur.

— Il n'y a pas de chère amie ; j'essaie mon costume.

Madame s'adressant à la couturière :

— Si vous placiez des épingle à la taille pour remonter la jupe ? La taille est trois fois trop large.

— Ma chère amie... reprend monsieur.

— Je n'ai pas le temps.

— Une petite minute.

— Tu es encore là ?

— Je voulais...

— Quoi ?

— Te poser une question.

— Me poser une question, quand j'essaie ma robe !

— Il ne s'agit pas de ta robe.

— Tu vas peut-être t'occuper de mes toilettes, à présent ?

— Je ne m'en occupe que pour les payer.

— Et qui les paiera donc ?

— Si je me suis permis d'entrer, c'est que le temps presse.

— Dépêche-toi.

— Le jour de l'an approche.

— C'est pour cela que tu viens me déranger ? C'est tout ce que tu as à me dire ?

— Laisse-moi continuer.

— Oh ! les hommes, s'écrie madame contenant à peine son impatience.

— Je voulais te demander ce que tu désires pour tes étrennes.

— Pour mes étrennes ! s'écrie madame, furieuse, je ne te demande qu'une chose, c'est de me donner la paix ! Entends-tu ?

— Bien, chère amie, dit monsieur en se retirant.

— Tu n'es pas encore parti ?

Monsieur disparaît.

— Madame a été bien dure, observe la couturière.

— Est-ce que je vais le tourmenter dans son

bureau, moi ? Cette robe est à refaire, remportez-la.

— Bien, madame.

— Apportez les changements que j'ai indiqués et nous l'essaierons de nouveau.

La couturière se retire avec la robe.

Le jour de l'an est arrivé ; le matin, madame s'est levée de bonne humeur ; radieuse, bien coiffée, coquettellement enveloppée dans un peignoir bleu, elle vient trouver son mari.

— Je te souhaite une année parfaite, dit-elle en l'embrassant.

— Et moi pareillement, dit monsieur en lui rendant son baiser.

— Petit mari, reprend madame, je te souhaite toutes sortes de prospérités ; d'abord de gagner énormément d'argent afin de pouvoir en donner beaucoup à ta petite femme.

— Très bien, tu es franche au moins.

— Je te souhaite de réussir dans toutes tes entreprises afin que tu puisses m'acheter une automobile ; tu sais, cette voiturette à quatre places, si coquette, du quatre-vingts à l'heure.

— Mâtin !

— Cela ne coûte que six mille francs.

— Une bagatelle.

— Je te souhaite aussi que ta tante qui est si riche nous laisse sa fortune le plus tôt possible.

— Brave cœur !

— Alors nous ferons un voyage en Italie ; après nous irons en Espagne.

— Bâtir des châteaux ?

— Tu n'es pas sérieux. Combien va-t-elle te laisser, ta tante ?

— Elle ne me l'a pas dit.

— Moqueur ! Et toi, que me souhaites-tu ?

— Je souhaite, dit monsieur, que tous les souhaits que tu viens de former se réalisent. Es-tu contente ?

— Que tu es gentil !

Madame regarde autour d'elle, inquiète.

— Je ne vois pas...

— Que cherches-tu ? demande monsieur.

— Je cherche... mes...

— Quoi ?

— Tu ne te doutes pas ?

— Non.

— Je cherche mes étrennes ; tu y as pensé ?

— Sans doute.

— Cachotier ! Où sont-elles ? Je ne les aperçois pas. C'est une surprise ?

— Pas du tout ; je t'ai acheté ce que tu m'as demandé.

— J'ai demandé quelque chose, moi ?

— Il y a trois jours, quand je suis allé te trouver pour que tu me fasses connaître tes désirs, tu m'as dit : Pour mes étrennes, je ne te demande qu'une chose, c'est de me donner la « Paix ».

— Et...

— La voici, dit monsieur en tendant à sa femme un exemplaire du journal du même nom.

Eugène Fourrier.

BRUNS OU NOIRS...

A la manière de...

Brun ou noir, tous aimés, tous beaux,

Les claviers nous charmaient encore !

Hélas ! Ils marchent au tombeau :

Du phono rutile l'aurore !

Leurs voix, plus douces qu'un velours,

Ont charmé des âmes sans nombre...

Le soleil noir tourne toujours

Et le piano regagne l'ombre !

Oh ! qu'ils aient perdu nos égards,

Ce n'est, hélas ! que trop possible !

Nous avons accordé leur part

A ce qu'on nommait l'impossible !

Nous avons suivi nos penchants :

Nous avons peuplé nos demeures

De phonos, de pick-up bruyants...

C'est de ça que les pianos meurent !

Brun ou noir, tous aimés, tous beaux,

Ils attendent un jour nouveau :

Nos claviers sont de sourds tombeaux

Que d'autres peupleront encore !

St-Urbain.